**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 41 (1903)

**Heft:** 51

**Artikel:** La justice au bon vieux temps

Autor: [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-200687

# Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

# **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

# 

PARAISSANT

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER

Grand-Chène, 11, Lausanne.

Montreux, Ger ve, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements:

## BUREAU DU « CONTEUR YAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50. ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abounements detent des der janvier, der arril, der juillet et der octobre. S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent. Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En vente:

## ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS 1904

50 centimes.

#### Paderewski.

Le compositeur Paderewski se fera entendre à Lausanne lundi prochain, et à Morges le surlendemain, 23 décembre. Il jouera dans la seconde de ces villes au profit de la Crèche et de l'Infirmerie locale. A Lausanne, le produit net de son concert servira à former la première base du capital nécessaire à la construction d'une grande salle de réunions et de concerts. L'illustre pianiste favorise doublement les Lausannois et les Morgiens, car il ne donne plus que très rarement des auditions musicales publiques.

Un auteur allemand, M. Alfred Nossig, a publié, à Leipzig, une brochure ornée de quatre beaux portraits du virtuose du piano et contenant sur sa vie et ses œuvres des renseignements que nous traduisons à l'intention de nos lecteurs. Du moment que Paderewski est devenu un ami de nos amis de Morges, il se trouve être l'ami du Conteur vaudois et a droit à une place dans nos colonnes.

Jean-Ignace Paderewski est Polonais. Il a 43 ans, étant né le 6 novembre 1860 à Kurylowka. Il commença ses études à Varsovie. Agé de 16 ans à peine, il entreprit sa première tournée de concerts en Pologne et en Russie, courant d'une ville à l'autre en dépit d'un hiver rigoureux, et grelottant de froid sous un mince pardessus d'été. Ce ne fut pas un enfant prodige - heureusement pour lui! Au conservatoire de Varsovie, où il entra comme professeurià l'âge de dix-huit ans, on disait dans son entourage: « Celui-là n'arrivera jamais à rien! » Paderewski douta le premier de son talent et, renonçant un moment à devenir un pianiste célèbre, décida qu'il ne serait plus que compositeur. Dépité, au reste, par l'accueil glacial de ses compatriotes, il quitta bientôt la Pologne et se mit à courir le monde.

En Allemagne, où il joue devant des célébrités musicales, on le conjure de se remettre à étudier le piano. Il se rend alors à Vienne et, à force de gammes, finit par devenir maî-re de l'instrument qui devait rendre son nom zélèbre dans l'univers entier. Alors commence son triomphal voyage à travers les grandes capitales. Il joue devant tous les chefs d'Etat. A Londres, la reine Victoria fait rouler son auteuil à côté du tabouret de Paderewski our mieux voir son jeu, et l'une des prinesses royales sollicite comme une faveur de ouvoir faire le portrait de l'artiste. La reine le Roumanie le prie d'être du cercle de ses mis intimes. A Rome, le roi Humbert le déore d'ordres réservés ordinairement aux rinces royaux. Après avoir été l'objet d'ovaions enthousiastes en Europe, Paderewski e rend chez les Américains et les transporte

\*Hermann Seeman, Nachfolger, Leipzig.

d'admiration, comme il l'avait fait des Allemands, des Anglais, des Français, des Russes et des Italiens.

Nous avons dit que Paderewski ne passait pas pour un petit phénomène dans ses jeunes années. Il avait cependant été marqué de bonne heure du sceau du génie. Ainsi il n'avait que douze ans quand il joua au professeur K. de Varsovie la niche que voici.

Un fabricant de pianos, ami de la famille Paderewski, avait présenté le jeune garçon au professeur K. Tandis que ce dernier et le fabricant discutent le plan des leçons, Paderewski se glisse dans une chambre voisine, aperçoit sur un piano le manuscrit d'une polonaise que le professeur venait d'achever, et le parcourant rapidement, apprend le mor-ceau par cœur d'un bout à l'autre. Invité à jouer quelque chose pour donner à son futur maître une idée de ses dispositions, Paderewski exécute de mémoire divers morceaux et, en particulier, une brillante polonaise.

- De qui est cette composition? demande

- C'est un vieil air populaire qu'on joue dans mon village natal, répond l'enfant.

Le maître avoua ne l'avoir jamais entendu. – L'imbécile! s'écria Paderewski en s'éloignant de la maison du professeur K., il n'a pas reconnu sa propre polonaise, à cause de deux ou trois misérables variantes que j'y ai introduites!

Paderewski n'est pas seulement un compositeur de renom et un génial pianiste, c'est aussi un homme de beaucoup d'esprit. Nombre de ses mots ont fait fortune.

Un prince R. qui joue au Mécène, bien qu'il profite plus des artistes que ceux-ci ne profitent de lui, avait organisé plusieurs fêtes de charité pour lesquelles il avait obtenu le concours absolument gratuit de Paderewski. Or, un jour, le virtuose ayant arrangé lui-même un concert de bienfaisance, fit demander au prince K. s'il ne retiendrait pas une place. Le noble personnage retourna simplement le billet qu'on lui envoyait. « Je ne sais, lui écrivit là-dessus Paderewski, je ne sais que penser de votre procédé. Est-il indigne ou est-il digne de vous?»

L'auteur de la brochure raconte qu'il vit pour la première fois Paderewski au Café central, à Vienne, rendez-vous de prédilection des artistes polonais. Il lui parla de Mozart et affirma qu'aucun compositeur de nos jours ne lui allait à la cheville. Paderewski se contenta de hausser les épaules; mais, le lendemain il se mit au piano et demanda la permission de jouer un morceau de Mozart très peu connu. C'était un menuet. L'air était si ravissant que l'adorateur de Mozart s'écria: « Eh bien, avouez vous-même que nul aujourd'hui n'est capable d'écrire quelque chose de pareil! » « Si fait, répondit Paderewski, car ce menuet est

Rassasié de gloire, mais toujours passionné pour son art, Paderewski s'est fixé près de Morges, dans sa somptueuse villa de RiondBosson. Il vit là parfaitement heureux. Lorsqu'il a assez travaillé, il se rend sur sa terrasse et ses yeux se portent avec ravissement, par-dessus la ville des iselettes, par-dessus l'arsenal, sur les eaux bleues du Léman et sur la ligne harmonieuse des Alpes. Mais son délassement favori est de soigner son jardin et les merveilleuses treilles de ses serres. « Si je n'étais musicien, je voudrais être paysan », dit-il parfois.

Musset l'a écrit:

Et l'on peut être artiste en plantant des navets.

#### Petit Noël.

Voici venir les soirs féeriques et doux, Les soirs dorés et bleus comme sur les images Où l'on voit une étoile au ciel, et les rois mages Qui viennent adorer l'Enfant frêle, à genoux ;

Voici venir les soirs exquis et féeriques Où les bambins émus marchent plus doucement. Où les lumières ont des reflets plus magiques, Où le ciel est en or, et la neige en argent;...

Car on sait qu'il viendra, le Noël blond et rose, L'adorable enfançon — on le sait, on l'attend! Des rêves? des désirs? C'est qu'on en avait tant!! Pourvu qu'il n'aille pas oublier quelque chose L'exquis petit Noël, le Noël blond et rose!

Pour nous les temps sont loins, des petits Noëls blonds Et des désirs anxieux parce qu'ils sont trop longs; Et nous ne mettons plus, toutes les fins d'années, Notre plus grand sabot au fond des cheminées...

Peut-être craignons-nous d'y trouver, — jusqu'aux En place des bonbons, des nougats, des musiques, Et des pantins vernis qui sautent, fantastiques Trop de désirs éteints, et trop de Rêves morts?...

#### La justice au bon vieux temps.

Que l'on prétende encore que le monde ne s'améliore pas, en dépit des apparences! Les principes de justice, d'humanité, de tolérance ont pourtant fait des progrès depuis le xvIIIº siècle, où l'on trouvait encore, dans le code criminel de l'ancien canton de Glaris — et ce pays n'était pas seul — des dispositions comme celle-ci:

Article sur les voleurs (extrait du code riminel de l'ancien canton de Glaris).

« Il est dit, quant au voleur Juif, qu'on doit » premièrement lui demander s'il veut adop-» ter la foi chrétienne et recevoir le baptême. » S'il dit que oui, un ecclésiastique le baptise
» par devant le tribunal, après quoi il est jugé comme un chrétien, s'il veut par contre res-» ter Juif, le jugement sera rendu comme » suit: Il sera pendu par les pieds avec une » corde ou une chaîne, comme voleur, à un gibet dressé expressément pour lui, entre deux chiens enragés, et si élevé entre le » ciel et la terre, que l'herbe puisse croître » sous lui, et qu'il puisse commander aux

» chiens, aux oiseaux et à l'air, étant de cette manière étranger à la terre. Et messieurs les juges ordonneront des gardes et des gens autour du gibet pour le garder jusqu'à ce que mort s'ensuive, afin que cette vile créature ne fasse plus ni bien ni mal, et lors-» que cela sera exécuté la loi sera satisfaite. »



### Le père Magnu.

Le père Magnu ne crache pas dans son verre, comme on dit. L'autre soir, pour rentrer chez lui, « il y avait », et largement.

Accroupi sur une borne, au bord du chemin, il murmurait:

— Ch'rette!... ch'rette!... yé traô tserdzi. L'a-rai mi faillu férè dou voyâdzo!

C'était déjà le père Magnu qui, un jour, dans le même état - c'est son état normal - s'en retournait, sur son char, du marché de Morges. Il était dans la Grand'rue, lorsqu'il remarque tout-à-coup que celle-ci allait se rétrécissant et qu'à l'extrémité les maisons bordières semblaient se toucher - simple effet de perspective, bien entendu.

- Diable! fait-il, c'est tout mince là au bout; y a pas mèche de passer. Faut veri.

Et il retourne son char.

#### Où est la bonne?

L'engouement qui, tout-à-coup, s'est manifesté chez nous, comme ailleurs, pour les vieilles choses, en général, et pour les bibelots historiques, en particulier; les déboires récents des archéologues et des antiquaires au sujet de la fameuse tiare de Saïtapharnès, donnent quelque actualité aux lignes suivantes, publiées dans la Gazette, en 1834, et que vient de nous signaler le hasard.

# La plume de l'abdication.

C'est ainsi que les Anglais ont baptisé celle avec laquelle Napoléon signa sa première abdication, à Fontainebleau.

Il venait de faire à la vieille garde les adieux qui ont retenti dans le monde et de monter en voiture, lorsque les commissaires des puissances étrangères, gravissant rapidement l'escalier du château, coururent en tumulte au cabinet de l'empereur.

Là, chacun se rangea en silence autour d'une petite table ronde recouverte d'un tapis de velours vert, qu'on voit encore à Fontainebleau. Sur un des côtés de cette table, on voit le tapis fendu et l'acajou entamé d'une large entaille: c'est le coup de canif que donna l'empereur en signant l'abdication, parce que la plume dont il se servait allait mal et semblait se refuser à écrire.

Au bout de quelques minutes de silence, les commissaires cherchèrent de tous côtés l'écritoire et la plume de Napoléon; tout avait disparu. Ils interrogèrent en vain les gens du château, ils ne purent rien découvrir. Et cependant chacun d'eux tenait à avoir la plume avec laquelle Napoléon avait signé son abdication. Ils tenaient à l'avoir comme un monument de la gloire de leurs armes.

Cette petitesse d'orgueil fut comprise du concierge du château qui avait eu soin d'enlever la plume aussitôt après la sortie de l'empereur. Le bruit s'en répandit, et bientôt le commissaire de la Grande-Bretagne fit des, offres magnifiques pour avoir cette plume. Le concierge fut chercher celle qui servait à sa femme pour écrire ses comptes de chandelles, et la donna à l'Anglais moyennant cinquante livres sterling en lui recommandant le secret.

Le commissaire autrichien vint à son tour; il eut celle du corps de garde des grognards. La Prusse ne fut pas oubliée, on lui donna la meilleure plume d'oie qu'on put trouver dans la ville, et le commissaire russe emporta une superbe plume de dindon.

La crédulité des alliés ne se borna pas là. Chaque jour, des officiers supérieurs venaient chez le concierge; chaque jour le concierge leur donnait une plume. La basse-cour du château y passa toute entière. Aussi l'on voit aujourd'hui à l'étranger plus de trois mille plumes richement encadrées; chacune d'elles est la seule et unique qui ait servi à Napoléon.

En Ruthénie\*. - D'où vient le plaisir intense que l'on ressent à suivre la vie, surtout la vie intérieure, des humbles personnages dont Sémène Zem-lak nous raconte la destinée dans son nouveau recueil de nouvelles? Ce sont les histoires peu compliquées d' « obscurs » individus, comme le titre même en avertit le lecteur. Et pourtant nous compatissons à leurs douleurs, et notre sympathie va entière à ces simples paysans de la Ruthénie, quoi-que, peut-être parce que si différents de nous-mê-

Qu'on ne s'attende pas pourtant à oublier complètement, en lisant les Obscurs, sa propre personne, à repasser en soi les émotions des personnages ac-tifs. On reste spectateur, malgré tout l'intérêt, on regarde les héros penser et surtout sentir, penser et sentir autrement que le lecteur occidental. Cette étrangelé est la raison qui rend attachantes ces nouvelles ruthènes. L'auteur le sait ; aussi, parfois, cède-t-il au besoin d'expliquer ces états d'âmes si nouveaux, et quelques phrases d'exégése psychologique viennent de temps en temps rompre — ma-ladroitement et inutilement, à mon sens — l'inspi-ration, dans le dernier récit particulièrement.

C'est comme du Maupassant? Tant s'en faut; sans parler des quelques embarras dans l'art de la description, l'objectivité du novelliste français ne pouvait convenir à l'ardent patriotisme de l'auteur ruthène qui n'a pas le moins du monde l'envie de cacher ses amours ni ses haines. Et Sémène Zemlak a une heureuse fortune, puisque ses sympathies naturelles sont en même temps les nôtres, et que de tout temps l'on s'est accordé pour juger le vaincu plus intéressant et plus estimable que son oppresseur. Å. F.

#### Mots pézans et poutès rézons.

III

Eintrè la Sylvie à Daniet à Pierro et la Marienne aô gros martsau.

(On delon la matená, vers lo borni daô maîtin.)

La Sylvie. (Que récouré se z'édzés). — Vo la-

vâdè, Marienne?... La Marienne: (Tot'in furie, in frottein la roba d'on de se bouebo). - Faut bin lavâ quand l'âi ya pè lo veladzo dai roûtès dè bouébo que ne fan que daî caïenérâ!

La Sylvie. - Aô bin se l'an mônetteyï ion daî voutro?

La Marienne. — Quemin se vo ne savaî pas què hier' à né, voutron Jules, qu'est tant crainti, tant galé, tant sâdzo, que ne fè rin què daî ballès manaîres, n'avaî pas fotu noutron Constant avoué sé z'haillons dè la demeindze deîn voutron crau...!?

La Sylvie. — Voutron Constant vo z'a contâ daî dzanlyès; Jules m'a de que l'aî étaî tsaî

La Marienne. — Bin vaî!? Ta, ta, ta! On sâ praô dè iau sort voutron Jules, voutron gros cheintion... Ressembliè à cliaque que l'a fé: n'est pas moo dè la promîre...

\*Zemlack « Les Obscurs », Payot et Cie, éditeurs.

La Sylvie. — Paret que ne l'aî ya què vo aô mondo po dere la vreta, in correin tot lo dzo d'ona mézon à l'autra délavâ lè dzeins avouè voutra leingua d'aspique..!

La Marienne. — Vîtês dzalaôza, vo que vo ne sédè pas iau allâ!... Mâ vouaîque! tzi vo, l'est veré, vo ne paidè pas ona menuta... Lo dzo vo démarquâdè lo lindzo que vo robâdè, et la né tant que vo pouaîdè veni à bet dè portâ lè tzerdzès et dè tsandzi lè boueinnès...!?

La Sylvie. - Pouta chuvetta que vîtès! vo z'aî bin de quiè vo z'incraîrè vo que vaî on valet qu'est dè la compagni aò recéviaô po cein que l'a lè daî à crotsets!

La Marienne. - Clioude voutron mor! granta gormanda! vîlhie tsaropa! Allâdè pî payî la roba que vaî met po vo mariâ et lè bossets dè vin que voutron gouffra d'hommo baî à crédit!

 $La\ Sylvie.$  — On in poraî férè daî bî z'ato et baîrè daô bon vin avoué l'ardzein que la coumouna pâyè po élévâ les basquelyons de voutra felbie...

La Marienne. - Tiaîzi-vo tsancra dè guenautsche, dè trîba, dè pouta chargua!...

(N'aran bin su pas fini à l'haôr**a** que l'es dè laô disputâ, se permi lè dzeins que s'attroupâvon po le z'oûre, ne s'étaî pas trovâ Françue à Tube qu'à zu la boun'idée d'alla prindre on goumo et que se incoradzî de ie molhî totes le duès bin adraî quantiè que botséian. Mà cein a dour à onco grand teimps, ka à la fin se tre-vougnîvan fermo et quand l'in a zu prau et que se san verie lo dou, in se tapein (à respet!), vo dévenâde prao quiet, Françue à Tube avaî lè bre qua laî fasan mau.)

OCTAVE CHAMBAZ.

## Entre Lausanne et Moudon.

L'autre jour, à la gare de Lausanne, nous avons vu un habitant de la capitale qui s'en allait chercher le ciel bleu et le soleil à... Grindelwald. Notre voyageur ignorait encore qu'il suffit d'une demi-heure de tramway pour sortir des brumes où éternuent nos corizas et où nos bronchites font entendre leurs lamentables gloussements, une demi-heure sur la li-gne du Lausanne-Moudon, dans des wagons agréablement chauffés. Voici le Chalet-à-Gobet et la plaine blanche de Mauvernay, propice aux exercices sur skis; l'étang de Ste-Catherine, rendez-vous des patineurs; Montpreveyres et son panorama des Alpes fribourgeoises; Mézières, où chantent encore les échos de la Dime.; les proprettes fermes de Carouge; Savigny et sa petite église perchée sur un « crêt », d'où le regard plonge sur le lac et sur les pittoresques contrées qui forment, pour ainsi dire, l'antichambre de la Gruyère.

Ces charmants belvédères ont été chantés par le philosophe Charles Secrétan, ce qui n'empêche pas maints Lausannois de les ignorer encore, parce qu'ils sont aux portes de leur ville, tandis que Grindelwald!...

# Tête à tête

Quelqu'un a fait le calcul du temps qu'une femme passe à se regarder dans la glace.

De six à dix ans, une jeune fille passe chaque jour sept minutes devant sa glace; de dix à quinze ans, un quart d'heure; de quinze à vingt ans, vingt-deux minutes, et de vingt à vingt-cinq ans, vingt-cinq minutes. De vingtcing à trente ans, la femme consacre une demiheure par jour à son miroir. Plus elle avance en âge, moins la femme met de temps à se regarder: de trente à trente-cinq ans, vingt-quatre minutes par jour; de trente-cinq à quarante ans, dix-huit minutes; de quarante à cinquante